

PREMIERS RENDEZ-VOUS AVEC LE PSYCHANALYSTE: UNE RENCONTRE AVEC SOI-MEME?

Ana Vivet - Crespo

Quand j'étais enfant, j'aimais que l'on me racontât des histoires.

Depuis longtemps déjà, des patients me racontent leur histoire et les tournants dans lesquels ils se sont perdus de vue ou fourvoyés.

Entre ces deux moments, ma rencontre avec un psychanalyste et ma propre histoire... la nécessité de dire, d'être entendue et d'accéder au sens et à la vérité de ma parole. Du désir qui ressurgit et se perpétue aujourd'hui dans beaucoup de premiers rendez-vous...

Comment dire ce que nous faisons quand nous faisons de l'analyse ? Dans une société qui veut de nos jours enrayer la souffrance et la maladie psychique par des approches thérapeutiques instrumentalisées, l'occasion nous est donnée – paradoxalement - de repenser nos «instruments de travail»: le dispositif inventé par Freud qui depuis un siècle n'a pas changé; l'écoute; l'éthique ainsi que le surgissement, les paradoxes et les effets du transfert. Comment en rendre compte? Avec quels moyens communiquer ce qui fonde la rencontre entre la personne qui vient parler de sa souffrance invalidante et le psychanalyste qui l'écoute?

Ce fut à l'occasion du Séminaire d'été d'Espace Analytique de septembre 2006, à Paris, que l'idée me vint «d'ouvrir la porte de mon cabinet» pour témoigner devant des collègues de ma manière de pratiquer la psychanalyse.

En 1962, à la Société Britannique de Psychanalyse, Winnicott avait commencé sa communication sur *Les visées du traitement psychanalytique* (1) par des paroles dans lesquelles je me reconnais:

«Lorsque je pratique la psychanalyse, je vise à:

Rester vivant,
Rester en bonne condition,
Rester éveillé.

Je vise à être moi-même et à me comporter comme il faut»

A sa manière, dans une sorte de transposition de sa notion de «good enough mother»,

Winnicott disait qu'un analyste travaille avec ce qu'il est lui-même, dans un cadre garanti par une éthique. Et cela, même lorsqu'il ne s'agit pas de conduire une cure mais de pratiquer en tant qu'analyste, quelque chose d'adapté à la situation des patients qui souhaitent nous rencontrer.

Arrêtons- nous un instant sur le moment initial: la prise de rendez-vous ...

Au début, c'est juste une voix entendue au téléphone. Une voix anxieuse, tendue, contenue, retenue, chargée le plus souvent d'émotion. Des paroles qui sollicitent parfois bien plus qu'un rendez-vous et peuvent nous prendre au dépourvu. Certains cherchent à être rassurés: c'est la première fois qu'ils font cette démarche et ils veulent savoir comment ça se passera, combien de temps ça dure un premier rendez-vous, voire combien ça leur coûtera. Il arrive que quelqu'un s'interroge encore au téléphone sur la pertinence de sa démarche, sur le moment choisi pour «consulter». Et c'est bien une consultation qui est alors demandée et attendue. A l'instar du déjà vécu dans différents cabinets médicaux...

Pour d'autres, les mots en souffrance, en attente de destinataire sont déjà au bout du fil qui relie pour la première fois l'analyste à un futur analysant. Depuis longtemps, ils savaient qu'ils devraient voir quelqu'un et aujourd'hui, ils osent franchir le pas.

Quand il s'agit d'enfants, c'est souvent plus compliqué. Il n'est pas rare que le parent, père ou mère, veuille tout de suite nous communiquer le motif de son inquiétude. Des mères s'interrogent sur la nécessité de la présence du père ou bien demandent si elles peuvent amener aussi le petit frère, la petite sœur qu'elles ont du mal à faire garder... Certains parents préfèrent d'abord venir seuls, pour ne pas perdre la face devant leur enfant qu'ils n'arrivent plus à contenir ou bien pour parler de secrets pesants, trop longtemps tus.

En libéral, l'analyste n'échappe pas à ce premier contact téléphonique: une voix, des paroles et une manière de formuler la demande de rendez-vous qui suscitent en lui toute sorte d'impressions, d'images, de sensations. L'expérience lui apprend à contourner les questions ou à couper court à une parole qui déborde afin de parvenir à une proposition de date, point d'ancrage d'une rencontre qui pourra ou non avoir lieu. Car prendre rendez-vous chez un analyste ne suppose pas forcément de s'y rendre comme l'attestent les demandes de report, d'annulation, les oublis, les absences ou même ce deuxième coup de fil pour vérifier... que l'on ne s'est pas trompé d'heure...

Vient un jour le moment inaugural de la rencontre... le premier contact par le regard... la poignée de mains; de nouvelles impressions qui se superposent aux autres traces restées en mémoire, chez le patient comme chez l'analyste...

Avec Cyrille (4 ans et demi), Marie (24 ans), Victor (35 ans) et Anne-Lise (17 mois), je vous propose de passer maintenant la porte de mon cabinet, situé au rez-de-chaussée d'une

maison ancienne. En haut de quatre marches en pierre, deux bureaux et au fond, une petite salle d'attente. Dans le bureau des enfants, des couleurs gaies, des fauteuils, des paniers avec des jouets, des coussins, deux tables et des chaises de taille différente avec feutres, crayons et pâte à modeler. Le bureau des adultes surprend parfois car mon fauteuil et celui du patient sont placés de chaque côté d'une cheminée.

1 - Chronique d'une rencontre annoncée

Quand j'accueille Cyrille, je me dis: "enfin, le voici !" Il a 4 ans et demi et m'apparaît tout petit du haut des marches de l'entrée où je le reçois avec sa mère. Très vif, le regard direct et nullement impressionné, il accepte sans difficulté d'être d'abord reçu seul. Il me parle tout de suite avec une grande détermination mais je ne comprends presque rien de ce qu'il me dit. J'entends une espèce de discours-bouillie dans lequel les consonnes et les voyelles s'emmêlent, les mots ne sont pas articulés et les phrases font vaguement sens. Cyrille a l'air d'avoir un vocabulaire riche mais le message est brouillé. Tout ce que je réussis à comprendre c'est qu'il « adore la bagarre » et qu'il se bat tout le temps. Avec son corps, il mime ses combats mais les mots semblent s'être perdus dans la bagarre...

Sa mère était déjà venue, un an plus tôt, pour son frère aîné. A cette époque, elle ne pouvait pas encore parler de Cyrille mais son frère s'en était bien chargé en exprimant toute sa colère contre son «insupportable» petit frère, un «voleur» qui ne respectait rien ni personne. Tout le monde était impuissant à le contrôler et lui, rêvait de le tuer ou de l'enfermer dans une prison. Son explosion avait été une bonne démonstration de ses crises quotidiennes qui épuisaient sa mère. Lui n'était pas d'accord pour revenir. J'avais senti qu'en amenant son fils aîné, la mère se donnait du temps... qu'elle ne pouvait pas encore parler de Cyrille. Je lui avais donc proposé de revenir seule ce qu'elle avait fait... Elle m'avait alors parlé de ses difficultés à être mère, à assumer son travail et à se séparer du père de ses enfants. Ma proposition avait soulagé l'aîné qui s'était senti mieux. Comme s'il avait passé le relais à l'analyste et s'était déchargé d'un poids trop lourd à porter ...

Un an plus tard, à la même période, la mère me rappelle. Cette fois-ci c'est pour Cyrille qui lui rend la vie impossible avec son agressivité. Il aura fallu que la situation devienne insupportable pour qu'elle puisse enfin amener son deuxième enfant, l'enfant-symptôme d'une relation fusionnelle à laquelle le frère aîné réagissait un an plus tôt.

Devant Cyrille, elle me parle de ses difficultés de langage; de ses progrès en orthophonie; de son agressivité qui a tout de suite posé problème à l'école maternelle et d'une hospitalisation, quelques mois plus tard, après une forte douleur à la hanche. Le médecin orthopédiste avait diagnostiqué et traité par antibiotiques une spondylodiscite, une inflammation du disque

intervertébral dont la cause était restée inexpliquée. Cyrille s'était trouvé longtemps immobilisé dans un plâtre et éloigné de l'école.

Pendant que sa mère me parle de lui, Cyrille fait un dessin qu'il me montre. «C'est un vaisseau avec deux feux », m'explique-t-il. Il ajoute qu'il faudrait «deux seaux d'eau pour éteindre le feu». Il parle aussi d'éteindre les gros mots. Puis il fait un gâteau en pâte à modeler, le coupe en morceaux et me dit que le gâteau ne peut pas grandir. Il «aplatit» ensuite avec ses fesses une boîte de pansements et pour terminer, me met sur la tête la boîte aplatie. Comme une première symbolisation et une mise en actes, dans le transfert, de l'impasse dans laquelle il se trouve avec sa mère; impasse qui l'empêche de grandir et d'entrer dans le langage humain.

Je lui propose un deuxième rendez-vous mais il ne veut pas revenir. Sa mère souhaite que son père l'accompagne et finalement Cyrille reviendra sans difficulté avec lui. Mais le père semble très gêné d'être là et n'a rien à dire. «Les problèmes de Cyrille passeront avec le temps...comme c'est arrivé pour son frère»... Non, il ne voit pas ce qu'il pourrait m'en dire... Il est venu juste pour faire plaisir à la mère de Cyrille... Je tente en vain plusieurs ouvertures; cela devient pesant; j'ai envie de laisser tomber tout en réalisant que je ne peux pas me soustraire à ce qui se passe. Cyrille s'est mis à faire un dessin qu'il colorie, découpe et tend à son père. «C'est pour toi, lui dit-il, c'est un poisson». Pour quelqu'un qui n'arrivait pas à se jeter à l'eau... ce poisson ne pouvait pas mieux tomber!

A partir de là, par bribes entrecoupées de silences, le père parle. «C'est vrai que ce n'est pas toujours facile avec Cyrille... il n'arrive pas à se faire accepter par les copains... oui, il a été hospitalisé, quelques mois après le début de la maternelle... mais finalement, il n'a pas pris son hospitalisation si mal que ça... il a supporté son plâtre de manière étonnante, il a été très courageux... Le visage du père s'anime, je sens qu'il parle maintenant en son nom: «pendant plusieurs mois tout a tourné autour de lui à la maison... son frère a pu se sentir délaissé»

La mère n'en avait pas parlé. Je réalise grâce à lui que la première demande d'aide pour le fils aîné coïncidait avec cette période. Je le dis au père et mets fin à l'entretien. Je me sens vidée, avec l'impression d'une situation qui n'a pas avancé. Mon désir d'analyste est mis à rude épreuve.

Le lendemain, au téléphone, la mère me raconte tout étonnée, la réponse incompréhensible de Cyrille quand elle lui a demandé ce que j'avais dit la veille: **«elle n'avait pas de bouche; elle a donné sa bouche à quelqu'un qui n'en avait pas »**

Je suis sidérée. Je n'avais donc pas de bouche et j'avais donné ma bouche à quelqu'un qui n'en avait pas ! Cyrille le bagarreur, au langage inarticulé, avait trouvé les mots justes pour dire de manière imagée comment travaille un analyste lorsque son écoute ne suffit pas et qu'il est

amené à son insu, à se vider, à «donner sa bouche» pour permettre l'accès aux mots et aux places inaccessibles. En écrivant cette histoire, je me suis dit que cette rencontre pouvait aussi être appelée: chronique d'une place désertée... celle du père.

II - Des mots en souffrance, en attente de destinataire

Au téléphone, Marie m'avait répondu qu'elle ne venait pas de la part de quelqu'un mais par elle-même; le type d'appel - «je vous ai choisi dans l'annuaire téléphonique» - dont j'ai appris à me méfier. Quelque chose que je ne saurais définir, me fit cependant accepter de la recevoir. En la voyant, je ne l'ai pas reconnue mais j'appris ensuite que nous nous étions déjà vues et qu'elle ne m'avait pas téléphoné au hasard. Elle savait qui j'étais. Elle avait assisté à un de mes cours mais on ne s'était jamais parlé, prit-elle le soin de me préciser.

Marie est une jolie jeune femme de 24 ans, agréable et souriante. Quand elle s'assoit, je la sens tendue et pourtant décidée à parler. Cela fait longtemps qu'elle aurait dû le faire, me dit-elle. Elle se demande par quoi commencer et décide de le faire «par le plus dur», «quelque chose qui est «un gros poids» pour elle... un événement traumatique dans la vie de sa mère, tenu longtemps secret et dévoilé récemment, à demi-mots, par sa mère elle-même. Ca l'a laissée sans voix et complètement écœurée. Et pourtant, quelque part, elle le savait, me dit-elle. Devant sa mère, elle n'a même pas pu réagir. Mais les questions se bousculaient dans sa tête. Elle comprend maintenant l'inquiétude maternelle permanente pour elle et pour sa sœur. Entre sa mère et elle, ça a toujours été fusionnel et c'est devenu étouffant.

A 18 ans, ses parents n'ont pas vu venir son anorexie car ça ne se voyait pas en raison de son poids excessif à l'époque. C'est son enfermement qui les inquiétait. Elle ne leur disait rien. Elle ne parlait à personne.

Cela fait une demi-heure que Marie me parle sans s'arrêter. Elle en prend conscience elle-même... elle était comme ça quand elle était petite; elle parlait beaucoup et elle était très gaie mais à l'adolescence, elle s'est enfermée en elle-même et n'en est plus ressortie. Elle veut entreprendre un travail sur elle-même. Elle a longtemps réfléchi; elle sait qu'elle en a besoin. Marie a une manière directe de parler qui lui vient, dit-elle, de ses origines latines. Elle a encore beaucoup de choses à dire et elle est d'accord pour que l'on se revoie.

Quand Marie s'en va, j'éprouve le besoin de faire quelques instants de vide dans ma tête et dans mon corps. Avec sa manière de parler, sa détermination, elle a laissé dans mon bureau une impression de déjà vu, de familier; quelque chose qui me renvoie à moi-même et à la première fois où je rencontrai mon analyste, remplie moi aussi de paroles restées longtemps en souffrance...

III – Dans les rets du transfert dès la première rencontre...

Victor est un homme de 35 ans, ayant souffert d'une maladie génétique dans son enfance et de problèmes pour grandir. Il est pris dans «des nœuds familiaux très complexes» qu'il souhaite éclaircir.

Il travaille «dans la finance» et dans son récit de mésententes familiales et de procès en tout genre, l'argent est l'enjeu de nombreuses manipulations, aussi bien au niveau de la génération de ses parents et de ses grands-parents que dans sa fratrie. La famille a éclaté en deux clans qui défendent chacun leurs intérêts. Il dit s'être rangé du côté de la victime qui est aussi le personnage-clé dans cette affaire d'argent. Avec ses connaissances du monde de la finance, Victor l'a aidé à gagner le dernier procès. A la manière d'un justicier qui défend la Loi, Victor s'en prend à l'autre clan, celui des «manipulateurs» et affirme avec conviction: «il n'est pas question qu'ils gagnent toujours».

Lui-même se présente comme quelqu'un qui se fait manipuler par les autres. Il se montre toujours généreux et prêt à tirer d'affaire les membres de sa famille en difficulté. Pourtant il se retrouve perdant à la fin; les autres profitent de lui. Au dernier procès, il a eu gain de cause mais depuis, il se sent triste et coupable car cela lui a coûté l'amour de sa mère qui dit du mal de lui et ne veut plus le voir. Il est perdu et ne comprend pas.

Sa mère «aime l'argent par dessus tout», me dit-il en colère. Lui, il a toujours aimé sa mère et leur relation, «pas courante entre une mère et son fils», dit-il, avait jusque-là été très proche. Victor a minutieusement préparé son récit qu'il aborde de manière rigoureuse et contrôlée.

Dans son texte de 1913, « Le début du traitement» (2), Freud met en garde les analystes contre les effets de la résistance lorsque dès la première séance, les patients préparent leur récit avec soin: «Quelle que soit la pureté des intentions du malade, la résistance joue son rôle dans cette préparation intentionnelle et, de ce fait, la partie la plus précieuse de ses révélations échappe à l'analyste».

Victor procède par personnages comme si, inconsciemment, il les isolait les uns des autres et mettait ainsi à l'écart sa propre implication dans les liens œdipiens destructeurs qui relient les différents membres de sa famille. Il veut cependant comprendre ce qu'il y a sous ces histoires. Il reviendra; ça lui a fait du bien d'en parler.

Au moment de payer, il me tend des billets pliés que je ne regarde pas tout de suite. C'est après son départ que je découvre une somme d'argent supérieure à celle que je lui avais demandée. A la fin du deuxième entretien, je le lui dis. Il est surpris et à l'aide de son «Palm», il se lance à voix haute dans un calcul très compliqué du prix à payer la deuxième fois, en vue de récupérer son dû ; calcul dans lequel je me perds et dont le résultat final me semble être en ma

défaveur. A mon insu, je me sens du côté des perdants, mal à l'aise, prise avec lui dans un problème d'argent et dans les mailles du transfert!

Dans l'après coup, ce paiement excessif m'apparut comme une révélation, comme une actualisation dans le transfert, des désirs inconscients de Victor qui avait répété en actes son fantasme de perdant généreux et abusé. Cela avait rencontré mes propres fantasmes de manipulation par l'argent, liés à mon histoire personnelle et avait provoqué mon embarras et ma gêne. Un de ces moments fructueux où l'analyste est confronté - dans l'écoute de ses patients - à quelque chose de lui-même dont il prend conscience, grâce au travail effectué dans sa propre analyse et dans ses contrôles.

IV - Une rencontre avec soi-même lors d'un premier rendez-vous à trois

Anne-Lise a 17 mois. Elle arrive en poussette avec sa maman. Elle me regarde intensément quand je l'accueille. Sa maman est très inquiète. Anne-Lise se balance sans arrêt, me dit-elle. A la crèche aussi, on est inquiet même si on constate qu'elle répond aux sollicitations de l'adulte. En entendant les paroles de sa mère, Anne-Lise commence à se balancer très fort. La mère éclate en sanglots. Cela fait à peine cinq minutes qu'elles sont là et je me sens propulsée dans une histoire qui résonnera pour moi intensément ...

La mère se souvient des premiers mois de la vie d'Anne-Lise, un «bébé calme qui ne dérangeait pas»; de ses cris prolongés qui l'avaient ensuite effrayée à deux reprises lors de retours de vacances; de ses otites à répétition qui avaient abouti à une opération des végétations. Guérie de ses otites, Anne-Lise avait commencé à se balancer... le symptôme n'avait fait que se déplacer...

Assise par terre sur des coussins, entre sa mère et moi, Anne-Lise s'occupe maintenant avec des jouets, tout en continuant à se balancer. La mère poursuit son récit. Après un accouchement sans problèmes et en dépit de la présence affectueuse de sa belle-mère, elle avait fortement ressenti l'absence de sa mère, morte quand elle avait elle-même 16 ans. L'évocation de sa mère déclenche des pleurs qu'elle peine à contenir. Elle n'a jamais parlé à ses filles de leur grand-mère, me dit-elle. Anne-Lise la regarde. Je lui dis: «ta maman est triste et pleure parce qu'elle n'a plus de maman». Anne-Lise va alors vers elle, l'embrasse et lui tend un jouet. Puis elle continue à jouer toute seule en se balançant de temps en temps et en chantonnant.

Son balancement m'évoque un bébé qui se bercerait lui-même à la manière d'une maman et je le dis à sa mère. La mère découvre alors avec émotion que c'était comme ça, en effet, qu'elle berçait son enfant pendant les premiers mois...

Je pense à Winnicott et à l'aide d'une poupée apportée par Anne-Lise et restée par terre, je m'implique activement dans la création d'un espace transitionnel, entre une mère et sa fille

qui ont perdu toutes deux leur maman. Je me laisse uniquement guider par le sourire et les réactions d'Anne-Lise et fais confiance à mon inconscient. Au bout de quelques minutes, Anne-Lise cesse de se balancer.

La mère me parle alors des premières séparations d'avec son bébé; de plusieurs changements de nourrice et de crèche; de la reprise de son travail dans des conditions très stressantes; de la charge de deux enfants en bas âge car Anne-Lise a une sœur de 3 ans. A la fin de l'entretien une association me vient: celle de l'arrêt - image lorsque l'on appuie sur le bouton pause d'un lecteur de DVD. Je la communique à la mère. Sa fille est peut-être en arrêt-image comme si elle recréait avec son corps une scène de maternage. Nous sommes toutes les deux surprises et touchées.

Au deuxième rendez-vous, le changement d'Anne-Lise est visible: elle me dit bonjour, semble très gaie, ne se balance plus et se montre très active. Dégagée de l'enfermement dans le réel de son corps, elle donne libre cours à son imaginaire et prend place dans le monde de la parole. *Apparaît* alors la fonction d'appel dont parle Lacan dans son Séminaire I: *Les écrits techniques de Freud (3)*, à propos de Dick, le petit patient de Mélanie Klein. Anne-Lise nous adresse des demandes à sa mère et à moi et la communication s'installe. Anne-Lise s'affirme. Elle veut jouer, dessiner. Elle me parle beaucoup dans son langage balbutiant d'où émergent distinctement mes propres mots repris à son compte: «encore ! dessiner !»

Quelque chose s'est mis aussi en mouvement chez la mère qui me dit: «en fait, c'est moi qui étais sur arrêt- image», l'image du corps de sa mère morte et de son effroi en la voyant. Elle n'avait jamais pu en parler.

Anne-Lise sortit rapidement de ses difficultés et sa mère entreprit un travail analytique au cours duquel elle put investir avec joie sa fille qui physiquement lui rappelait tellement sa mère... D'une mère à l'autre... le visage d'Anne-Lise incarnait un trou béant et une angoisse en errance. Avec A-L et sa mère, je rencontrai des blessures de ma propre histoire, transmises aussi de mère en fille et aujourd'hui cicatrisées. C'est avec leurs traces en moi que j'ai pu faire confiance à mon inconscient et que j'ai fait mon travail d'analyste.

En guise de conclusion...

La porte est maintenant refermée. Cyrille, le bagarreur au langage brouillé; Marie et ses mots en souffrance; Victor empêtré dans ses liens œdipiens et Anne-Lise et sa mère en deuil de maman; quatre premiers rendez-vous pour tenter de rendre compte de ce qui, depuis Freud, agit dans l'écoute d'un psychanalyste et que Lacan a remis au cœur du travail analytique. La parole d'un sujet en souffrance qui adressée à un Autre supposé entendre et savoir conduit à la «mise en acte de la réalité de l'inconscient» dans la dynamique du transfert (4). Avec chaque patient,

c'est à cela que l'analyste se prête et dans la rencontre, il s'expose également à rencontrer ses propres fantasmes et son désir, issus de son histoire et de son analyse. Le désir d'amener le patient au plus près de sa vérité afin de lui permettre l'accès à une place de sujet. Cela peut prendre du temps comme avec Cyrille ou bien surgir comme une révélation de l'autre et de soi-même à l'issue d'une première rencontre, comme ce fut le cas avec Victor. Un premier rendez-vous peut amener l'analyste à s'impliquer, corps et psyché, dans les nœuds de la relation transférentielle. C'est ce qui m'est arrivé avec Anne-Lise et sa mère.

Premiers rendez-vous avec le psychanalyste: rencontre avec soi-même ? A la lumière de ces histoires cliniques, on serait tenté de conclure que le travail de l'analyste est opérant seulement lorsque la rencontre avec un patient et son histoire le conduit à retrouver quelque chose de lui-même, remémoré, répété et élaboré lors de sa propre analyse. Or, ce n'est pas toujours le cas.

Ce qui est au cœur de la rencontre avec un analyste, c'est l'accueil de la parole de celui ou celle qui vient avec sa souffrance, l'écoute, le transfert et l'accès à l'inconscient. Il arrive que cet accueil confronte l'analyste à une double rencontre et à la poursuite de son propre travail sur lui-même.

Références bibliographiques:

- 1 - Winnicott, D.W. (1962). "Les visées du traitement psychanalytique" in *Processus de maturation chez l'enfant*, Editions Payot, 1970. 1965.
- 2 - Freud, S. (1913). "Le début du traitement" in *La technique psychanalytique*, P.U.F., 1953.
- 3 – 3 – Lacan, J. (1975). *Le Séminaire livre I- Les écrits techniques de Freud*, chapitre 7, Coll. Champ Freudien, Editions du Seuil.

Résumé :

Un siècle après Freud et sa découverte de la psychanalyse, le succès actuel dans «le marché de la santé mentale» des TTC, thérapies cognitivo-comportementales (*cognitive behavioural therapies*), basées sur le conditionnement et sur des théories qui ignorent l'inconscient, semble

discréditer l'approche freudienne et sa prise en compte de l'inconscient. Réputées rapides et efficaces, les TCC sont préconisées à la place de la psychanalyse, jugée trop longue et coûteuse. Dans le cadre d'un Séminaire d'été d'Espace Analytique (Paris 2006), l'occasion me fut donnée de repenser le dispositif freudien et les «instruments de travail» d'un psychanalyste, et j'ai témoigné - à partir de récits de premiers rendez-vous - de ce qui fonde la rencontre d'un psychanalyste avec ses patients et des effets de la parole et du transfert.